

**ALIX LEMAIRE**



# Un coquelicot dans la neige





Alix Lemaire

# Un coquelicot dans la neige

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualite@edilivre.com](mailto:actualite@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4916-0

Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Novembre.

Un vent rageur s'acharnait à arracher aux tilleuls de la grand-place leurs dernières feuilles jaunies. Elles voltigeaient un instant et sombraient dans les flaques de boue, eau de pluie et terre mêlées.

... Mort au champ d'honneur !

... Mort au champ d'honneur !

L'adjoint au maire et l'ancien combattant portedrapeau égrenaient à tour de rôle la liste des héros défunts.

Novembre.

11 novembre.

Le vent soufflait en rafales. La pluie cinglait les visages. La face rougeaude des villageois attroupés témoignait en partie – mais en partie seulement – des rigueurs d'un hiver naissant. Des relents de la récente guerre flottaient dans l'air glauque. Tout le village s'en souvenait ; on ne risquait pas de l'oublier.

... Mort au champ d'honneur !

Les épaules voûtées, blotti dans sa longue cape de laine, son uniforme de travail, sa tenue des jours de fête, son rempart contre toutes les intempéries, Pierre,

le douanier, regardait, entre les mains de l'adjoint, la liste des défunts, tache blanche dans ce décor grisâtre, sur laquelle les bourrasques projetaient des coulées d'eau glacée qui diluaient l'un après l'autre les noms des héros du village, les ramenant à la terre où ils reposaient.

Leur devoir accompli, les villageois gagnèrent, d'un pas alerte, la salle commune où les attendaient quelques pichets d'un vin rouge aigret.

Il faisait froid dans la grande salle humide aux murs lépreux. Les villageois se regroupèrent autour du vieux poêle en fonte dans lequel quelques tronçons de chêne incandescents tentaient vainement de réchauffer l'atmosphère. L'hiver s'annonçait rude.

L'appariteur, armé d'un solide tire-bouchon en fer ouvrit quelques bouteilles et remplit les verres disposés sur la table centrale. Un moment plus tard, les rires fusèrent, le ton monta, l'ambiance se réchauffa sérieusement. Les villageois trinquaient à n'en plus finir, le verbe haut et la truffe rougeaude.

L'hiver se fit moins menaçant, la vie moins rude, et Boisenvall redevint tout quîètement le plus beau village du monde.

L'appariteur œuvrant sans relâche, l'après-midi se prolongea dans l'euphorie des jours de fête. Le soir tombant et les réserves s'épuisant, chacun reprit le chemin de sa demeure.

Sa grande cape flottant au vent, la tête basse enveloppée dans sa capuche, Pierre ouvrit la porte du jardin. La grille émit un grincement réprobateur. Pierre s'avança dans la petite allée, se dirigea vers la

cuisine dans laquelle le vent de novembre s'engouffra avec lui.

– Ah ! Te voilà enfin !

Pierre, sans adresser un regard à sa femme, ôta sa cape, l'accrocha au clou planté dans le bois de la porte et prit place à la table de la cuisine.

– Ben, tiens ! Tu reviens pour manger. T'étais où pendant tout ce temps ?

Avec tes copains, bien sûr, comme d'habitude !

Pierre, tête baissée, semblait observer attentivement ses grandes mains étalées sur la toile cirée.

Il ne répondit rien et le silence s'installa. Un silence pesant, habituel, troublé à intervalles réguliers par le pfft, pfft de la vapeur qui soulevait le couvercle du faitout en aluminium.

La cuisine était sombre. Une ampoule qui se balançait au bout d'un long fil éclairait la table en chêne recouverte d'une toile cirée aux motifs délavés et zébrée de rayures noirâtres.

Un long poêle « Sougland », de fabrication régionale, occupait le centre de la pièce. Son foyer, boule rougeoyante, crachait épisodiquement étincelles et menus tisons fumants. Deux mètres de tuyau en fer dessinaient dans l'espace, une sorte de S qui reliait le poêle à la cheminée murale. L'ensemble dégageait une chaleur rayonnante qui rendait la cuisine confortable, même au cœur des plus rudes hivers.

Quelques instants plus tard, Germaine posa une écuelle en terre devant Pierre.

– Tu veux de la soupe ?

Sans attendre de réponse, elle plonge la louche dans la marmite et remplit l'écuelle de Pierre d'un bouillon odorant dans lequel flottaient feuilles de choux et morceaux de lard. Pierre sortit son couteau de sa poche, coupa une grande tranche de pain bis qu'il plongeait dans la soupe.

Le silence qui régnait toujours s'égaya de quelques bruits de mâchoires rythmés par les schoulp, schoulp qui accompagnaient chaque cuillerée de soupe.

Son repas terminé, Pierre referma son couteau et le rangea consciencieusement au fond de sa poche. Il se leva, se saisit de sa cape et la posa sur ses épaules.

Germaine surgit du bout de la table :

– Ah, non ! Tu ne vas pas encore sortir !

Pierre ne répondit rien. Germaine se précipita vers lui.

– Non ! Tes copains peuvent faire la fête sans toi. Reste ici !

Ces séances coutumières n'ébranlaient point la détermination de Pierre : on s'habitue à tout.

Les « Germaine » vocifèrent, les « Pierre » vivent leur vie à leur rythme et le temps s'écoule.

Pourtant, aujourd'hui, Pierre perçut instinctivement une lueur inhabituelle dans le regard de Germaine.

– Eh, quoi ?

– Eh bien, si tu restes...

– Quoi, si je reste ?

– Je pourrais...

– Tu pourrais quoi ?

– On pourrait...

Pierre fixait Germaine : Qu'est-ce qui lui prend ?

– On pourrait... passer un bon moment tous les deux...

Pierre resta un instant bouche bée, la stupéfaction déformant son visage.

– T'as dit quoi là ?

Puis il ajouta :

– C'est tout ce que tu as trouvé pour m'empêcher de sortir ?

Germaine ne répondit rien, elle négociait. Sa mère lui avait bien dit : pour garder un homme à la maison, il faut faire des concessions.

L'étonnement dissipé, Pierre envisagea la négociation à sa façon : rien à perdre, tout à gagner. Les copains pouvaient bien attendre quelques instants, il sortirait après. Des occasions pareilles ne se présentaient pas souvent.

La grande cape noire s'étala sur le sol, la boucle de ceinture heurta bruyamment le dossier de la chaise. Pierre saisit Germaine par le bras et la fit basculer dans le lit conjugal.

Germaine concentra son attention sur le flip, flop, flap des gouttes d'eau qui s'échappaient du robinet de l'évier. Flip, flop, flap...

11 novembre.

Le vent soufflait en rafales. La pluie cinglait les vitres. Les feuilles mortes se livraient à leur ultime farandole.

11 novembre.

Flip, flop, flap...

Quelques gouttes d'eau plus tard, dans une agitation frénétique, une horde de spermatozoïdes se lançait dans leur course vers la vie. Un solide gaillard vigoureux distançant ses frères heurta de plein fouet la membrane d'un ovule et s'y engouffra.

Ainsi débuta la vie de la petite Marie.

Pierre regarda sa cape sur le sol, son pantalon sur la chaise, écouta le vent, la pluie, haussa les épaules, se retourna vers le mur et s'endormit.

Germaine, les yeux rivés au plafond, fixait une trace noirâtre zébrant la peinture grise.

– J'aurais pas dû... Oui, mais il est resté là.

– J'aurais pas dû, j'aurais pas dû lui donner ça.

Elle venait de donner beaucoup plus qu'elle ne pouvait l'imaginer.

Germaine peina à s'endormir. Le bruit de la pendule formait un duo redoutable avec le robinet fuyant :

tic, tac, flip, flop, flap, tic, tac...

T'aurais pas dû... Flip, flop, flap...

T'aurais pas dû... Tac !

Parallèlement, de cellules en cellules, le corps de la petite Marie prenait forme, les mains de Marie, les pieds de Marie, le cœur de Marie se préparaient à partir à la découverte du monde. Les espoirs de Marie, les rêves de Marie, tout l'amour de Marie se tendaient vers la lumière et tous les mondes de Marie se dessinaient, ces mondes qu'elle allait devoir créer pour survivre.

D'averses en tempêtes, le mois de novembre s'écoula dans la grisaille habituelle en cette saison. Pierre retrouva ses copains, Germaine son tricot. Les longues nuits succédèrent aux grises journées.

Rien ne semblait changer, sauf...

... sauf dans cette zone d'ombre, ce repli obscur, cette caverne de chair tiède, cette terre d'accueil rébarbative et soumise où la petite Marie poursuivait son exponentielle croissance biologique tout en échafaudant ses rêves les plus fous : rêves de vie, de bonheur, d'amour infini.

Le cliquetis des aiguilles à tricoter de Germaine dialoguait avec le frémissement soyeux de la bouilloire et les senteurs potagères qui s'échappaient de la marmite au pot au feu embaumaient la cuisine.

Puis vint le mois de décembre. Les soirées s'étirèrent en longueur, les nuits devinrent plus froides mais rien, en apparence, ne sembla changer jusqu'au jour où Germaine prit soudain conscience d'un bouleversement, une transformation subtile et imprécise : l'odeur de la soupe l'insupportait, celle du café frémissant sur le bord de la vieille cuisinière lui donnait la nausée.

– Qu'est-ce que j'ai ? pensa-t-elle, je suis malade ou quoi ?

Quelques semaines plus tard, le cycle biologique qui rythmait mensuellement depuis de longues années la vie de Germaine cessa subitement, la laissant atterrée.

– Non ! Ce n'est pas possible !

Eh, si, ça l'était et il lui fallut bien l'admettre : Germaine était enceinte.

Elle refusa tout d'abord de partager cette ravageuse découverte avec qui que ce fût et surtout Pierre évidemment.

– Il doit bien y avoir un moyen...

Par deux fois, Germaine avait, sans l'avoir souhaité d'ailleurs, donné la vie.

Les deux grands avaient maintenant seize et dix-huit ans et c'est à eux, pensait Germaine, qu'il appartenait de se reproduire.

– Non, ce n'est pas possible !

– Non, non, et NON !

L'angoisse vrillait le ventre de Germaine, ce centre d'elle-même où l'inacceptable poursuivait son redoutable développement.

Une maille à l'endroit, une maille à l'envers, le pull-over de Pierre s'allongeait de soirée en soirée. Tout à son anxiété, Germaine manipulait ses longues aiguilles frénétiquement : une maille à l'endroit, une maille à l'envers.

Soudain, une pensée montant des profondeurs vint éclater comme une bulle à la surface de sa conscience : les aiguilles, les aiguilles à tricoter !

Germaine, comme toute femme, avait entendu parler d'une autre utilisation de ces outils.

Cette pensée l'obséda chaque jour pendant plusieurs semaines. Mais plus elle y pensait, plus la terreur s'insinuait et elle renonça finalement, à regret, à cette sordide option et son lot de souffrance et d'horreur.

Peu à peu, Germaine s'arrondit. Son ventre souleva le tablier de coton qui le recouvrait quotidiennement.

Pierre qui partait tôt le matin et rentrait tard le soir, le regard vague et le pas hésitant, avalait sa soupe quotidienne et somnait dans un sommeil sans rêves.

– Faudrait que je lui dise, pensait Germaine.

Oui, mais quand ? Et d'ailleurs, elle ne le souhaitait nullement.

Ce fut Pierre qui, quelques mois plus tard – le printemps approchant, les journées s'allongeaient – interpella Germaine.

– Qu'est-ce que t'as ? Tu l'es grosse !

Germaine hurla, déversant d'un seul coup plusieurs mois de rancœur.

– Eh oui ! Je suis grosse. GROSSE !

Pierre regarda Germaine, leva une paupière perplexe :

– T'as dit quoi là ?... Ah ben merde alors !

– C'est tout ce que tu trouves à dire ?

– Que veux-tu que je dise ?

– Rien, t'as raison, ferme-là !

C'est ainsi que Pierre découvrit l'existence de la petite Marie. Il demeura dubitatif un moment, haussa les épaules et partit fêter sa nouvelle paternité avec ses frères de misère et de beuverie.

Il ne rentra pas de la nuit.

Germaine, seule dans son lit, rêva d'aiguilles à tricoter.

De cellules en cellules, Marie poursuivait sa croissance : une main à tendre vers l'autre, des bras pour enlacer, des pieds pour parcourir le monde et un cœur, un cœur qui bat et vibre d'amour.

Et elle entend, la petite Marie. Elle sent, elle perçoit quelque chose que la nature, tout occupée à pérenniser la vie, a omis d'envisager.

Mais la vie est par nature indifférente à toutes les détresses présentes et à venir.

Début août, après une grossesse pénible, tant physiquement que psychiquement, Germaine perçut quelques violentes douleurs qui se succédèrent peu à peu à intervalles réguliers annonçant l'expulsion toute proche – du moins le pensait-elle – de la charge qu'elle portait à son corps défendant depuis tant de mois.

Elle se précipita chez la voisine :

– Léonie, je crois que je vais accoucher !

Léonie avait accueilli dans ce monde la plupart des enfants du village.

Sa longue expérience lui permettait d'envisager chaque nouvelle naissance avec la plus grande sérénité. Cependant, l'âge de la mère l'inquiétant un peu, elle décida d'appeler au chevet de la parturiente le docteur Tarot.

Le bon docteur Tarot était un homme sympathique que l'âge et le goût de la bonne chère avaient rendu légèrement bedonnant. Il parcourait la campagne de jour comme de nuit avec la même bonne humeur et une égale efficacité.

En sa présence, Léonie se sentit pleinement rassurée.

Germaine, allongée sur son lit, hurlait. Léonie la secondait avec douceur et compétence. Compétence et douceur qui furent mises à contribution pendant près de vingt heures.

– Je ne comprends pas, pensait Léonie, elle a déjà eu deux enfants...

A chaque invitation de la sage-femme :

– Allez, Madame, poussez... un râle s'échappait des entrailles de Germaine :

Non, non et non !

Celle qui était déjà, ou allait devenir, la petite Marie, instinctivement pensait : Non, non et non !

La nature vint enfin à bout de leur résistance commune et de cette entente ponctuelle qu'elles ne retrouveraient jamais.

Le docteur Tarot observa la petite Marie. Malgré les pénibles conditions de sa naissance – il était bien loin d'imaginer l'intensité de ce vécu – il considéra que c'était un beau bébé.

Heureux comme à chaque fois, émerveillé par la puissance et la beauté de la vie, il présenta la petite Marie à sa mère.

– Félicitations Madame Marlin, c'est une petite fille, une jolie petite fille de 2 kilos 700.

Germaine tourna la tête.

– Regardez comme elle est mignonne...

Mais Germaine, prostrée, fermait les yeux.

Léonie intervint :

– Donnez-la moi docteur, je m'en occupe. C'est la fatigue, l'épuisement même, ça ira mieux dans un moment.

Le Docteur Tarot déposa délicatement la petite Marie dans les bras de Léonie.

– Vous êtes sûre, Madame Grégoire, je peux vous laisser seules toutes les trois ?

– Bien sûr docteur, pas de problème !

– Merci Madame Grégoire, j'ai encore beaucoup de patients qui m'attendent.

Le docteur Tarot, après avoir posé sur la petite Marie, un regard ému, un autre inquiet sur sa mère et remercié à nouveau Léonie, quitta la maison.

Il n'entendit point le râle rageur de Germaine, ni sa réflexion haineuse :

« souffrir pareillement pour mettre ça au monde... »

« Ça » hurlait dans les bras de Léonie.

La petite Marie hurlait sa détresse, mais surtout sa faim, et Germaine dut, à son corps défendant une fois de plus, allaiter son enfant.

La petite Marie téta goulûment pendant de longs mois un lait, sans doute amer, en tout cas nutritif.

Et la vie reprit son cours, Germaine son tricot, Pierre ses soirées entre potes auxquelles il n'avait d'ailleurs à aucun moment renoncé.

Quant à Marie, elle hurlait à longueur de journée et surtout de nuit.

Germaine stoïquement la laissait crier sans tenter quoi que ce soit.

– T'as bouffé ! Qu'est ce que tu nous emmerdes !  
Allez, vas y, gueule, ça va te faire les poumons !

Pierre avait cherché des solutions aussi variées qu'inefficaces. Il avait d'abord allongé ses soirées, parfois il n'était pas rentré du tout. La plupart du temps, cependant, il somnait rapidement dans un sommeil aussi noir que la nuit dont au bout d'un certain temps les hurlements de Marie parvenaient à le tirer brutalement.

– Mais, fais quelque chose bon sang !  
– Que veux-tu que je fasse ?  
– Ben, je sais pas moi. Berce-la, ça va l'endormir.

– Tu parles !

Une nuit, Pierre se leva et il repoussa le lit de la petite Marie tout contre le mur.

– Ça va rien changer !

La nuit suivante, il s'arma d'une ficelle, d'un marteau et d'un clou. Il fixa le clou dans le bois du petit lit, il noua la ficelle et la tendit par dessus le corps de Germaine.

Pendant de longues minutes, il tira inlassablement sur la ficelle, agitant ainsi le lit de Marie et massant l'abdomen d'une Germaine ronchonnante. Ah, les dégâts collatéraux !

Germaine n'appréciait que très modérément l'initiative de Pierre.

– En voilà une d'idée ! La belle affaire !

Après plusieurs minutes de roulis et de tangage, Marie cessait ses hurlements qui reprenaient de plus belle dès que Pierre relâchait sa ficelle.

Germaine grognait ironique :

– Tu vois bien que ça sert à rien !

Pierre finit par l'admettre et abandonna sa ficelle et avec elle tous ses espoirs d'une nuit sereine.

En croisant Léonie, un soir à son retour, il lui fit part de ses problèmes :

– C'est pas une sinécure, vous savez ! Et puis, ça énerve la mère...

– Vous devriez en parler au médecin, il trouvera sans doute une solution.

Le lendemain, le docteur Tarot se présenta chez les Marlin.

– Alors, madame Marlin, on a des soucis avec la petite Marie ?

– Ah, ne m'en parlez pas docteur, je n'en peux plus. Et encore, pour moi, ce n'est pas grave, une mère peut tout supporter, mais cela énerve Pierre... et ça n'arrange rien.

Germaine apporta la petite Marie. Le docteur Tarot l'examina.

– Elle semble bien se porter. Elle n'est pas malade. Tout va bien, je vous l'assure, peut-être ces petits points rouges sur ses jambes, on dirait des piqûres... oh, rien de bien grave, rassurez vous.

Devant l'insistance de Germaine et les cris de la petite Marie chaque fois qu'il la touchait, le docteur Tarot reconnut :

– Oui, elle a l'air très nerveuse, on va calmer cela.

Il sortit son ordonnancier de sa mallette en cuir et il nota sa prescription.

– Voilà, Madame Marlin, je lui ai prescrit du « gardénal », c'est nouveau, un bon calmant. Vous allez pouvoir dormir tranquille. Pour la pharmacie, demandez à l'instituteur, il est très aimable, je sais qu'il rend beaucoup de services aux gens du village, il vous apportera le médicament.

Le docteur Tarot salua Germaine, consulta la liste de ses patients et reprit la route.

Germaine, dubitative, observait la fine écriture du médecin.

– « gardénal » ? c'est quoi ce machin ? Bah, on verra bien, du moment que ça marche !

A partir de ce jour, les hurlements de la petite Marie s'estompèrent et la rude symphonie de la vie rurale redevint audible :

flip, flop, flap – tic, tac – pfft, pfft et schloup, schloup, à l'heure de la soupe.

Insidieusement, au fil du temps, un autre son s'ajouta à cette mélopée.

Un bruit bizarre, rauque, sourd, comme un râle intermittent, une protestation discrète mais ferme, la trace audible d'un malaise qui allait s'amplifiant.

Les mois s'écoulèrent. Germaine dormait peu et mal. Pierre ronflait.

Et Marie ? Marie dans son lit ne bougeait presque plus.

Quelque temps plus tard, Germaine s'étonna :

– Elle ne veut plus manger...

Elle interrogea Pierre.

– Tu crois qu'elle va bien ?

– Qu'est-ce que j'en sais moi !

– C'est peut-être le médicament ?

– Peut-être.

Marie dans son lit rêvait. Le monde s'était peu à peu estompé autour d'elle. Elle gardait des gens et des choses un souvenir flou, une brume grisâtre s'étendait sur son lit et les murs de sa chambre.

A travers ce brouillard étrange, elle apercevait d'étonnants personnages qui semblaient flotter dans l'air. Ils s'approchaient d'elle, reculaient et se fondaient dans le mur, si proches et si troublants. Des animaux obscurs et inconnus surgissaient pour s'évanouir aussitôt.

Comme un poisson dans une mare, Marie flottait entre deux eaux. Le papier peint flottait lui aussi : décollé du mur, il s'agitait, frémissait, batifolait un moment puis fusionnait à nouveau avec le plâtre de la cloison.

Le bestiaire fabuleux qui s'était peu à peu imprimé sur lui, au hasard d'une humidité envahissante, narguait Marie de ses faces grimaçantes et de ses griffes acérées.

Le drap de Marie, pesant et froid, collait sournoisement à sa peau fiévreuse. Et sous le drap, un bestiaire bien réel, celui-là, grouillant de fines pattes et de carapaces luisantes, vaquait à son occupation favorite : la quête de nourriture. Chaque minuscule tache rouge sur les jambes de Marie témoignait d'un ventre repu.

Marie, quant à elle, ne différenciait aucunement ces deux mondes : les animaux du mur et ceux du lit se mêlaient allègrement, pattes, becs, carapaces, griffes, plumes, poils, ailes.

Tout était réel et rien n'existait, tout était lointain et tellement proche, tout était terrible et presque rassurant.

Un soir, après la classe, Monsieur Legris, l'instituteur, décida de prendre des nouvelles de la petite Marie.

Mr Legris était âgé d'un cinquantaine d'années. Depuis son installation dans la petite école communale, il avait appris à lire à deux générations de villageois. Ses cheveux blancs, coupés court et sa longue blouse grise qu'il ne quittait jamais, lui conféraient un air austère, sévère, imposant. Chacun à Boisental reconnaissait en lui l'incarnation « du

savoir, de la connaissance », tous le saluaient respectueusement, l'admiraient et le redoutaient un peu. Il était le « maître » incontesté, à l'apparente rigueur et à l'altruisme effervescent.

Le brave homme, certes, assurait la livraison des médicaments chaque fois que l'on faisait appel à lui, mais en outre se sentait – allez savoir pourquoi – concerné par le bien-être de ses concitoyens. Il leur rendait visite, leur offrait ses services, livrait le pain, le lait de la ferme, les provisions et transmettait les messages. Son rôle d'éducateur perdurait au-delà de ses heures d'enseignement et il délivrait aux habitants du village ses conseils avisés.

– Alors, Madame Marlin, comment va la petite Marie ?

Germaine haussa légèrement les épaules.

– Pas bien on dirait !

– Je vais la voir.

Monsieur Legris se précipita vers le lit de Marie. Il s'écria :

– Allez chercher Léonie. Tout de suite !

Germaine obtempéra.

L'instituteur prit délicatement Marie dans ses bras et la sortit de son lit.

– Mon dieu... elle est brûlante, brûlante et trempée.

Serrant Marie contre sa poitrine, il saisit le petit drap.

– Mais, c'est mouillé...

Il posa la main sur le matelas.

– Pouah !

Il observa le drap, puis le matelas et discerna les auréoles grisâtres, ronds de sorcière que la moisissure avait dessinés jour après jour.

– Quelle horreur !

Léonie qui venait d'entrer regarda le lit de Marie avec effroi :

– Comment est-ce possible ?

Ça l'était pourtant. Elle tira brusquement le lit pour l'éloigner du mur.

Un lé de papier peint qui s'y trouvait collé s'effondra.

Elle ôta les draps, le matelas, l'oreiller.

Les petits compagnons noirs et odorants de Marie avaient regagné en hâte leur abri coutumier sous la plinthe en bois.

En l'espace de quelques instants, Léonie avait transformé l'univers de Marie, elle avait prélevé dans sa réserve un matelas moelleux et bien sec, avait changé les draps, la couverture et l'oreiller et vêtu la fillette d'un nouveau pyjama.

Monsieur Legris, pendant ce temps, avait appelé le docteur Tarot. Ce dernier, avisé de l'urgence de la situation, arriva quelques minutes plus tard.

Il ausculta Marie, écouta sa respiration sifflante, le râle qui s'échappait de ses poumons, nota sa température.

Germaine observait toute cette agitation sans mot dire. Soudain, elle demanda :

– C'est grave, docteur ?

Le médecin ne répondit rien. Il confia Marie à Léonie.

– Je reviens.

Il se rendit à sa voiture et revient avec une seringue et une boîte d'ampoules.

– Congestion pulmonaire, dit-il.

Il pratiqua la première injection et s'adressa à Monsieur Legris :

- Vous pouvez vous charger du traitement ?
  - Bien sûr, docteur.
- Le médecin rédigea son ordonnance.
- Vous pourrez aller à la pharmacie ?
  - Pas de problème. Et je me charge de la petite Marie, je viendrai trois fois par jour.
  - Parfait. Je passerai chaque jour. Si vous constatez une dégradation, appelez moi.

Puis, se tournant vers Germaine :

- C'est valable pour vous aussi.
- Germaine regarda le médecin, puis Marie, puis à nouveau le médecin et demanda :
- Alors, c'est grave, docteur ?
  - A demain.

Et le médecin sortit.

Le lendemain matin, avant la classe, Monsieur Legris vint rendre visite à Marie.  
Il la trouva dans le même état, les joues rouges, le front luisant, brûlante de fièvre.

Le docteur Tarot passa dans l'après-midi.  
L'instituteur revint à 17 h puis à 20 h.  
De visites en visites, de piqûres en piqûres, les jours se succédèrent, laissant Marie dans un état qualifié de stationnaire.

Chaque jour, Germaine demandait :

- Vous allez la sauver, docteur ?
- Inlassablement, le docteur Tarot répondait :
- Je n'en sais rien, Madame.

Marie, quant à elle, allait plutôt bien depuis qu'elle avait déserté ce monde hostile pour un univers cotonneux au sein duquel rien n'avait plus vraiment d'importance.

Elle passait son temps à jouer avec les animaux du mur et ceux du plancher, et bien qu'ils se soient éloignés, ils n'en demeuraient pas moins divertissants.

Plusieurs semaines s'écoulèrent pendant lesquelles le docteur Tarot, Monsieur Legris et Léonie luttèrent ensemble pour sortir la petite Marie de la léthargie et préserver sa vie.

Marie ne luttait contre rien, elle flottait doucement dans un univers vaporeux, entourée de son bestiaire favori. Les bruits, les sons, les paroles paraissaient lointains, adoucis, presque inaudibles. La fièvre humidifiait toujours le drap mais elle avait érodé les mots acérés, délité la rudesse et la violence des propos et même réduit l'éclat de l'ampoule qui se balançait au bout d'un fil au-dessus du lit.

Un univers de quiétude moite. Un arrêt sur image. La négation du temps. Une sorte de bien-être redoutable et délirant. Un instant fait pour durer toujours, sans haine et sans amour.

Puis vint un jour vers la fin du mois de novembre où une tête blonde, bouclée, se pencha au-dessus du petit lit.

- Elle est belle...
- Ne la touchez surtout pas.
- Pourquoi ?
- Elle est encore très fiévreuse.
- Mon dieu...
- Attendez la visite du médecin.
- Mais, Léonie, qu'est-ce qu'elle a ?
- Le docteur Tarot vous expliquera.

Au-dessus du lit de Marie, se dessinait un visage accueillant sur lequel dansait un sourire vibrant d'amour. Cette angélique apparition se répéta de nombreuses fois par jour et pendant de nombreux jours.

Ainsi, les animaux du mur et ceux du sol perdirent peu à peu leur attrait cédant quotidiennement et de plus en plus leur place à cette présence amie.

Pour les habitants de la maison et pour ceux du village, l'apparition possédait une identité : René, un prénom qu'il détenait depuis 18 années.

René était le frère de Marie.

Il avait quitté la maison paternelle depuis trois ans, période qu'il avait, après un choix inconséquent, passée au séminaire de Briancourt. Il avait fui dans l'espoir illusoire de remplacer le désert culturel par la connaissance et le néant sentimental par l'amour de Dieu.

Mais pour aimer Dieu, il faut aimer l'Homme et pour aimer l'Homme, il faut être aimé avant même d'apparaître dans le monde. Cette tentative était donc vouée à l'échec et René qui venait brutalement d'en prendre conscience avait fui à nouveau et rejoint la maison à regret.

A regret, jusqu'au moment où son regard s'était posé sur Marie et où une immense vague d'amour l'avait submergé.

Le docteur Tarot se réjouit du retour de René : sa présence ne pouvait qu'être bénéfique à Marie et sa formation de séminariste lui donnait des compétences certaines en matière de soin.

Marie s'habitua à son nouvel ami, elle rêvait d'étendre sa main vers cette face si douce, de caresser ce visage et son auréole bouclée. Mais sa main restait immobile, posée sur le petit drap blanc.

Marie pensait :

– Allez, fais-le, tu peux le faire.

Mais son corps semblait lointain et la connexion ne s'établissait plus.

A chaque nouvelle apparition, elle se concentrait davantage et s'endormait épuisée et déçue.

– Je veux, pensait-elle, je veux.

Cependant, chacun de ses efforts rapprochait insidieusement Marie du monde des vivants.

Un matin, ses lèvres frémissèrent et un son fusa :

– Mi !

Puis un second :

– Mi !

Le cœur de René bondit, il saisit la main de Marie.

– Mi, mi...

A partir de ce jour, Marie devint Mimi.

Une nouvelle identité pour une nouvelle vie. Mimi était aimée. Elle renonça à la protection pernicieuse du bestiaire mural pour s'ouvrir à l'infinie douceur de l'amour fraternel.

Mimi agita ses mains, caressa le visage souriant, glissa ses doigts dans la chevelure d'ange et sourit à la vie.

René, Léonie, le docteur Tarot et Monsieur Legris, émerveillés, redoublèrent d'attention.

– C'est merveilleux !

Germaine opina :

– Ben, la v'là revenue !

Pierre, ému, maladroit, tint Marie – pardon, Mimi – dans ses bras :

– Ben, dis donc Mimi...

Les fortifiants chimiques n'ayant point cours à cette époque, le médecin concocta pour Mimi un étrange cocktail de sa composition : une rondelle de banane écrasée, mélangée à deux grammes de miel et arrosée de dix gouttes de champagne.

Monsieur Legris s'empressa d'acquérir les ingrédients. Germaine fixa la bouteille de champagne d'un air anxieux, elle fusilla Pierre du regard.

– T'as pas intérêt à y toucher !

Mais Pierre ne se sentait nullement concerné, ce breuvage étrange et médicamenteux ne l'inspirait guère.

Plusieurs mois s'écoulèrent, Marie reprit des forces et Mimi réapprit à vivre.

Un jour de février, un jour tout blanc de neige et très ensoleillé, sur les conseils du docteur Tarot, Germaine vêtit Mimi chaudement, la chaussa de petites bottes fourrées et Mimi fit ses premiers pas dans un univers ouaté où nulle aspérité n'apparaissait. La soupe de Germaine avait depuis longtemps, remplacé le cocktail du docteur Tarot.

Mimi marchait, mangeait, jouait, vivait.

Elle s'approprià peu à peu son environnement et découvrit un nouveau bestiaire bien plus fabuleux : de vrais animaux, chauds dans la main, doux à caresser, des poils, des plumes, des pattes, des becs, des griffes aussi.

L'un des grands bonheurs de Mimi était les moments de tendresse partagée avec Miquette.

Miquette était une grande chatte tigrée, copie édulcorée – à peine – et domestiquée – tout à fait – du chat sauvage.

Sauvage, Miquette ne l'était guère. Altière, oui. Chatte de gouttière qu'elle hantait la nuit, chatte chasserresse coupable d'une étrange pandémie chez les moineaux, chatte tendresse au pelage si doux, chatte berceuse au ronron harmonieux, chatte aux pattes armées de griffes rétractiles à loisir, chatte vibrant sous les caresses enfantines, chatte complice, chatte amie.

Mimi passait de longues heures avec Miquette, la suivant dans le jardin, la grondant lorsqu'elle la découvrait trônant au milieu d'un tas de plumes noires ou brunes, la serrant contre elle si souvent.

Mais Miquette était chasserresse par nature et la nature est redoutable.

Mimi voyait souvent Miquette bondir par-dessus le grillage du voisin et disparaître. Elle attendait inlassablement son retour.

– Mais où vas-tu ? Tu n'es pas bien ici ? Reste avec moi.

Miquette bien sûr ne l'entendait pas de cette oreille. En chatte libre, indépendante, elle vaquait au gré de ses désirs, désirs qui la conduisaient inévitablement dans le poulailler du voisin où elle se livrait à des ravages chez les poussins.

Paresseuse Miquette qui préférait les nids au ras du sol à ceux des hautes branches du cerisier.

Bien mal lui en prit.

Monsieur Charles n'apprécia que fort peu la décimation de ses futurs repas dominicaux. Tapi dans

un coin de la grange, il observa son poulailler et surprit Miquette en plein festin.

– Saloperie, va !

Il en avisa sans tarder Germaine.

– Votre chat, faut le surveiller.

Mais allez donc surveiller un chat. Germaine savait bien que Monsieur Charles formulait là une requête qu'elle ne pourrait satisfaire. Elle en parla à Pierre le soir même.

– Le voisin n'est pas content, la chatte a fait des dégâts.

– Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

Germaine passa la nuit à réfléchir, les problèmes avec les voisins, elle n'aimait pas cela.

Le lendemain, elle aperçut Monsieur Charles :

– Si la chatte retourne chez vous, attrapez la !

Monsieur Charles ne se le fit pas dire deux fois. Il surveilla son poulailler, vit non sans un certain plaisir se profiler l'allure altière de Miquette.

Il ferma la porte du poulailler et jeta une vieille couverture sur le dos de la chatte.

Les poules caquetèrent et s'éparpillèrent en tous sens.

Miquette hurla, cracha, griffa, vociféra.

Monsieur Charles saisit la couverture et son contenu et fourra le tout dans un grand sac de toile de jute qui servait à la récolte des pommes de terre.

Il ferma solidement le sac avec une ficelle de lieuse et porta cet étrange paquet cadeau à Germaine.

– Le voilà, votre chat. Et surveillez-le bien maintenant.

Il laissa Germaine face à un gros sac gris bondissant et crachant.

Germaine haussa les épaules, tourna les talons et laissa sur place le sac qui au bout d'un moment s'affala sur la sol, Miquette, lassée, s'étant assoupie.

Lorsque Pierre revint, Germaine l'interpella :

– Viens ici !

Pierre avait, depuis longtemps, perdu l'habitude d'obtempérer dans l'instant. Germaine l'interpella à nouveau :

– Viens ici, je te dis, et tout de suite !

Pierre considérant la demande comme urgente s'approcha.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Va chercher ton fusil.

– Mon fusil ? Pour quoi faire ?

– Discute pas, va.

Pierre perçut la détermination de Germaine. Afin d'éviter l'affrontement redoutable qu'il pressentait, il pénétra dans la maison et ressortit, son fusil de chasse à la main.

– Et quoi ?

– Là, dit Germaine en désignant le sac.

– Quoi, là ?

– Ben tire !

Pierre regarda Germaine dubitatif.

– Y a quoi là dedans ?

– Cherche pas.

Il tendit la main pour saisir le sac, sac qui se mit immédiatement à bondir sur place en émettant grondements et crachements.

– Merde, fit Pierre, c'est quoi ça ?

– Tire, je te dis.

– Bah, si tu y tiens vraiment...

Il visa et tira. Le sac bondit, émit un hurlement sinistre et s'étala sur le sol.

– Bien, fit Germaine, v’là ça de fait.

Pierre posa le fusil, saisit une bêche d’une main, le sac de l’autre et se dirigea vers le fond du jardin.

Blottie au coin de la remise, Mimi, exorbitée avait observé toute la scène. Bouche bée, mâchoire pendante, souffle coupé, elle suivit du regard le sac tout mou qui n’émettait plus aucune protestation.

A partir de ce jour, Mimi ne parla plus. Elle passait son temps à composer de petits bouquets de fleurs qu’elle posait délicatement dans le fond du jardin à l’endroit où la terre avait été fraîchement retournée. Un matin, elle captura un poussin dans le poulailler de Germaine et l’installa au milieu des fleurs. Le poussin s’enfuit en piaillant. Germaine le récupéra.

Mimi récolta une gifle :

– Elle est folle, cette gamine !

Et la vie poursuivit son cours.

Un soir, Pierre rentra, un agneau sous le bras. Il installa une clôture dans un coin du jardin et y déposa l’animal.

Le lendemain, Mimi découvrit celui qui allait devenir son nouvel ami.

Elle se précipita vers lui, tendit les mains et caressa la toison bouclée. Bée, fit le mouton, bée... Et Mimi s’écria :

– Mouton !

A partir de ce moment, elle conversa à nouveau avec les humains, son principal centre d’intérêt restant, bien sûr, mouton. Elle abandonna la cueillette des fleurs pour se livrer à celle des herbes sauvages dont elle nourrit mouton.

Et René, premier ami de Mimi, devint son deuxième mouton.

La vie étant plus forte que tout, de mouton en mouton, Mimi y reprit goût et Miquette s'évanouit peu à peu.

Plusieurs mois s'écoulèrent dans un calme apparent. Pierre poursuivait ses soirées entre copains, Germaine tricotait son xième pull-over, le robinet de l'évier continuait à fuir, flip, flop, flap, la bouilloire sifflait, le vieux poêle en fonte ronflait.

Les nuits de Mimi, pourtant, n'étaient pas vraiment calmes. Couchée tôt, elle passait ses soirées à tendre l'oreille et à trembler, attendant les bruits bizarres et effrayants qui retentissaient inévitablement lorsque la nuit tombait :

cris, vociférations, hurlements, coups, pleurs, rires...

Mimi passait les premières heures de la nuit dans la terreur et les suivantes dans l'angoisse, blottie au fond de son lit, respirant à coups saccadés un air rare emprisonné sous la couverture.

Plusieurs fois, Germaine chercha Mimi le matin, fouillant en vain le lit et la découvrit glissée dessous, roulée en boule.

– Qu'est-ce que tu fais là ? Un lit, c'est fait pour dormir ! Elle est folle cette gamine !

Une nuit, alors que les cris se firent plus violents, Mimi se glissa hors de son lit, mais contrairement à son habitude, renonça à se réfugier dessous.

Elle demeura un moment hésitante, puis s'avança lentement vers la porte de la cuisine.

La curiosité fut-elle plus forte que la crainte, ou bien, fut-ce l'inverse...

Mimi voulut comprendre et pour comprendre, voir.  
Le spectacle qui s'offrit à elle la laissa médusée.  
D'abord, elle vit mouton – mouton, le second –  
accroupi au sol puis, sous mouton, une masse sombre  
et molle qu'elle mit un long moment à identifier :  
Pierre.

Debout, non loin de là, elle vit Germaine, hilare, qui  
scandait :

– Vas-y, cogne, il ne l'a pas volé, vas-y, allez !

Et mouton frappait et frappait encore, comme  
envoûté.

Mimi regagna son lit, se glissa dessous et s'endormit.

Plusieurs semaines s'écoulèrent. Un matin, lorsque  
Mimi se leva, elle s'aperçut qu'il avait neigé. Elle se  
précipita à la fenêtre de la cuisine et observa le tapis  
blanc de neige poudreuse et fraîche. Le cerisier s'était  
paré de cristaux scintillants et une atmosphère douce  
et cotonneuse enveloppait le jardin. Une tache rouge  
heurta son regard, puis une autre, une autre encore, et  
enfin, une très grande qui s'étalait derrière le grillage.  
– Des coquelicots, pensa Mimi, des coquelicots  
fleuris dans la neige, c'est génial !

Mimi n'avait point encore appréhendé le cycle des  
saisons, les lois de la nature, ou peut-être rejetait-elle  
le poids des réalités pour laisser éclore librement la  
flore exubérante de l'imaginaire enfantin.

Elle enfila à la hâte ses bottes, son manteau et se  
précipita vers le fond du jardin.

Cette nuit, après un affrontement particulièrement  
violent avec son fils, Pierre avait parcouru l'allée du  
jardin, la rage au cœur, la honte au front, les poings  
serrés dans ses poches.

Quand il passa devant son enclos, mouton l'interpella : bée, bée, bée...

Pierre entendit un ricanement insupportable. Une brume rougeâtre envahit son regard, ses poings se crispèrent et quittèrent soudain ses poches.

Mouton ! Pierre comprit qu'il allait enfin pouvoir rendre les coups, les coups reçus, supportés sans mot dire, en maudissant.

– Saleté, va !

Pierre se rua sur mouton et frappa, frappa, jusqu'à l'épuisement de la rage folle qui l'animait. Les derniers bêlements s'étouffèrent, les coups cessèrent.

Pierre s'assit dans la neige et contempla toute sa haine, sa honte, sa souffrance qui gisaient à ses pieds, matérialisées en une masse blanche et rouge, pantin de peluche désarticulé.

Il resta plusieurs heures, immobile, vidé. Au petit jour, il se leva, alla chercher la bêche et traîna la dépouille de mouton vers le fond du jardin.

Lorsque Mimi arriva dans le jardin, des coquelicots, elle n'en vit point.

De carmin en vermillon, une sorte de tableau abstrait semblait peint sur une toile blanche, avec dans le coin extrême une tache marron, butte de terre fraîchement retournée.

A partir de ce jour, Mimi cessa de converser avec les humains. Elle ne revit jamais mouton le premier, mais elle détourna les yeux chaque fois que mouton le second s'approcha d'elle.

Lorsque revint le printemps, elle reprit sa cueillette de fleurs sauvages et en disposa quotidiennement de petits bouquets sur les deux buttes de terre.

Le printemps s'écoula doucement. Pierre ne rentrait plus que rarement. Mimi passait ses nuits sous son lit et ses journées dans le jardin. Germaine tricotait et l'eau s'écoulait goutte à goutte du robinet de la cuisine.

Un jour du mois de mai, Monsieur Legris qui exerçait en outre les fonctions de secrétaire de la mairie se présenta chez Germaine une lettre à la main.

– C'est pour votre fils.

Germaine observa avec méfiance l'enveloppe qui portait un cachet officiel.

– Faudrait mieux lui donner directement.

Elle appela René.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une convocation.

– Pour quoi ?

– L'armée.

– L'armée ?

– Oui, tu as atteint l'âge requis, il est temps pour toi de remplir ton devoir.

René ouvrit l'enveloppe, sortit la missive et la parcourut hâtivement.

– C'est où Baden Baden ?

– A la frontière allemande.

René rangea l'enveloppe dans sa poche.

– Il va partir, demanda Germaine.

– Oui, répondit Monsieur Legris, il n'a pas le choix.

Plusieurs semaines s'écoulèrent et, un jour, Mimi chercha en vain mouton le second : il avait disparu. Elle se souvint que la veille, il l'avait serrée très fort dans ses bras :

– A bientôt Mimi.